

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



De Mémoire de femme de Marguerite Andersen (Éditions Quinze)

Marie-Josée Rinfret

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39984ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rinfret, M.-J. (1983). *De Mémoire de femme* de Marguerite Andersen (Éditions Quinze). *Lettres québécoises*, (31), 75–75.

De Mémoire de femme

de Marguerite Andersen

(Éditions Quinze)

Écrit sous forme de journal autobiographique, ce récit nous entraîne à travers l'existence mouventée d'une femme qui raconte sa difficulté d'appartenir à un certain modèle déterminé, celui de la famille bien établie: «Le plus difficile, pour moi, c'est de ne pas faire partie d'une cellule familiale traditionnelle. Vater, Mutter, Kind. Un paradis qui, à en juger d'après mes expériences, ne me convient aucunement, mais auquel j'ai aspiré pendant longtemps et que je regrette toujours.» (p. 261)

Cette phrase que l'on retrouve vers la fin du livre exprime bien le désarroi ressenti par l'auteur. Ces paroles résument aussi sa plus grande déception: son incapacité d'adaptation sociale se traduit ainsi par une transgression bien réelle. Elle regrette donc de ne pas avoir suivi les lois conformes à la bonne mise en marche d'un couple dit «normal» mais elle sait pertinemment qu'une telle réalité lui a toujours paru insupportable.

C'est pourquoi elle a connu la vie instable qu'elle décrit sans aucune arrière-pensée, comme si tout ce qu'elle avait vécu devait s'inscrire dans chacune de ses expériences. En remontant dans le temps, elle relate son enfance marquée par la Deuxième Guerre Mondiale, en Allemagne. Dans un milieu assez aisé mais pas très uni, elle évoque les relations avec ses soeurs, les difficultés financières de sa famille ainsi que la mésentente conjugale de ses parents.

Et c'est la venue d'un grand événement qu'elle n'a pas vraiment souhaité: son mariage est une erreur mais elle s'en rend compte trop tard: «La douceur du Paul d'avant le mariage n'avait été que feinte, je me sentais trahie, escroquée, j'étais dégoûtée, je savais que plus jamais je ne voudrais de cet homme dans mon lit, entre mes jambes, que j'allais reprendre ma liberté, et vite.» (p. 195)

Malgré cette mauvaise expérience, elle se marie une deuxième fois et va vivre auprès de son mari en Tunisie. De cette union naîtront deux enfants qu'elle tentera de protéger contre cet homme violent, jaloux et possessif qui les brutalise. Le divorce s'impose: «...je me suis dit qu'il fallait que je reprenne ma vie en main, en mes mains, pour moi-même et pour mes enfants, et j'ai annoncé à mes parents, pour la deuxième fois, que j'allais divorcer.» (p. 210)

À qui la faute? Est-elle responsable de cet échec? Elle seule doit affronter ce sentiment de culpabilité dont elle ne peut se défaire. Y a-t-il encore de l'espoir après deux mariages ratés? Est-il possible de repartir à zéro avec deux enfants qu'elle considère comme des étrangers?

Quand elle rencontre celui qui deviendra son troisième mari, le coup de foudre l'emporte sur ses inquiétudes. Elle se jette aveuglément dans les bras de cet homme dont elle est follement amoureuse. Il devient pour elle l'unique centre d'attraction, l'amour avec un grand A triomphe enfin. L'union durera dix ans, et la rupture sera douloureuse. Même la naissance d'un troisième enfant ne réussira pas à sauvegarder leur liaison: le rapprochement conjugal s'avère impossible. Une fois de plus, c'est l'évidence d'une amère défaite, d'un lien brisé irréparable. La guérison sentimentale est extrêmement difficile, les pensées suicidaires se multiplient, les interrogations se succèdent les unes aux autres sans vraiment expliquer le pourquoi d'une vie si désordonnée: «La vie est terminée, l'addition la voilà:

Vie	1
Enfants	3
Mari	3
Total	0

Qui sait pourquoi? Peu importe. Le bilan est nul.» (p. 241)

Toute son existence est remise en question, même son corps est humilié, ce corps qu'elle a prêté tant de fois aux mâles dominateurs. Elle accorde d'ailleurs une très grande importance aux sensations de ce corps sans cesse éprouvé: «...mon corps s'est mis au travail...» (p. 197) «Corps menacé de destruction» (p. 199) «Corps vaincu» (p. 202) «Corps affamé» (p. 203) «Corps maternel» (p. 205) «Corps



Marguerite Andersen

comblé, disponible, libre» (p. 212) «Corps déplacé» (p. 217)

Lorsque vient le moment de justifier son comportement insensé, l'auteur exorcise son propre malheur en se plongeant dans l'écriture qui devient alors un exutoire: elle s'y accroche désespérément, surtout pour livrer des secrets trop longtemps gardés, ceux dont le souvenir s'inscrit dans la mémoire encore intacte.

Cette prise de conscience douloureuse l'amène ainsi à se reconstruire une vie affective plus solide: elle prendra plaisir à s'occuper enfin d'elle-même et cherchera à renouer contact avec ses enfants qu'elle connaît à peine. Un vrai retour aux sources. Désormais, elle ne fera plus semblant d'être heureuse pour sauver les apparences.

Dans *De Mémoire de femme*, Marguerite Andersen a su décrire son univers avec une sincérité bouleversante. Elle n'a rien voulu cacher, préférant plutôt se dévoiler toute entière que de se retrancher derrière son âme meurtrie. Son témoignage, livré sans pudeur, est un bel exemple de détermination et de courage. Hommes et femmes se reconnaîtront sûrement dans ces phrases criantes de vérité. □

Marie-Josée Rinfret

